

*Vers des bases législatives plus modernes et plus efficaces*

Une sylviculture digne de ce nom, qui se veut et se doit d'être couronnée de succès, n'est cependant possible, que si elle satisfait aux exigences de la politique forestière, d'un personnel qualifié en nombre suffisant et d'une organisation ad hoc des entreprises forestières.

Or, actuellement, notre loi forestière cantonale date de 1910 déjà, et c'est avant tout une loi de police forestière; bien qu'elle fut relativement encore une bonne loi pour l'époque, pour autant qu'elle fut toujours bien appliquée, l'état actuel des exigences forestières, l'évolution qui se dessine et certaines expériences vécues, témoignent qu'elle souffre également de vieillissement et ne répond plus aux besoins économiques et sylviculturaux du moment; sa révision s'impose donc comme deuxième et dernière conclusion, elle-même corollaire de la première.

DISCOURS D'OUVERTURE  
DU PRESIDENT ANNUEL DE LA SHSN

*par le Dr Ignace Mariétan, Sion*

MM.,

Les traditions de la SHSN veulent que, à la Séance générale d'ouverture, le président annuel présente une conférence sur un sujet pris dans le domaine de son activité.

J'ai pensé vous êtes agréable en vous communiquant des observations sur le visage et l'âme du Valais, autrefois et aujourd'hui. Ce sujet a fait l'objet de mes observations au cours de ma longue vie de professeur de sciences naturelles; il est si vaste et si complexe, je me bornerai à des considérations générales. Il vous aidera, j'espère, à mieux comprendre ce canton, dans lequel vous vous trouvez, qui vit actuellement une période de profondes transformations économiques.

AME ET VISAGE DU VALAIS  
AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI <sup>1</sup>

Le genre de vie des habitants du Valais a été déterminé, d'une manière générale, par l'isolement dans lequel les Alpes les tenaient, et, aussi, par la vie particulière qu'impose la montagne. La plaine du

---

<sup>1</sup> Je reproduis dans cette première partie des idées que j'avais exposées dans mon livre: « Ame et Visages du Valais », en 1949.

Rhône étant inondée, la plus grande partie de la population vivait sur les coteaux et à la montagne. La vie là-haut a une signification spéciale, plus grave, plus impressionnante. A la montagne il y a les chutes de pierres si fréquentes, les glissements de terrain, les torrents souvent dévastateurs, les endroits rocheux dans lesquels gens et bêtes doivent aller.

Comment analyser l'âme du Valais sans évoquer les avalanches ? On se représente facilement la crainte qui étreint tant de montagnards, pendant les longs mois d'hiver ; ils se demandent à chaque instant si leurs maisons, leurs villages, leurs forêts, leurs chalets des mayens et des alpages ne seront pas emportés. Ils pensent à tant de drames de ce genre dont le souvenir reste si vivant : tel ou tel des leurs enseveli au moment où il se rendait dans les mayens. A la montagne, les orages sont plus inquiétants, les incendies plus dévastateurs, la lutte pour la vie est plus difficile et plus angoissante.

Les échanges avec l'extérieur étant si difficiles, les Valaisans ont été conduits à exploiter leur sol de manière à produire, autant que possible, tout ce qui est nécessaire à la vie.

Leurs occupations, au cours des saisons, sont régulières dans les grandes lignes, mais très variées dans les détails, car elle doivent s'adapter aux circonstances si diverses des saisons, du climat de l'altitude, de l'exposition, de la nature du sol. Le relief exige des migrations pastorales, genre de vie qui est l'expression la plus pure de l'influence de la montagne sur l'activité humaine.

En mars déjà, le travail des vignes provoque l'exode vers les coteaux de la vallée du Rhône. Puis on remonte, et en mai-juin, on va dans les mayens pour faire manger aux animaux domestiques la première herbe, en attendant celle des pâturages. Ces séjours dans les mayens sont une source de joie et de santé. Quitter sa vie habituelle, aller vivre en montagne pendant quelques semaines, sans grand travail, dans une nature merveilleuse, loin des conventions humaines, quel rêve !

Vers la fin de juin a lieu la montée à l'alpage. Pendant que les pâtres travaillent là-haut, ceux d'en bas soignent la vigne, font les foins, récoltent les céréales, entretiennent les bisses, distribuant l'eau jour et nuit, suivant une réglementation minutieuse.

Voici l'automne avec la désalpe. C'est de nouveau dans les mayens que le bétail séjournera quelques semaines, avant de prendre ses quartiers d'hiver. L'automne ! quelle belle saison ! l'air est si pur, le soleil fait vibrer les belles couleurs des mélèzes dorés.

Et voici la Toussaint qui marque comme un tournant sur la route des saisons. C'est au village que les montagnards passent l'hiver dans le calme et le silence propres à la réflexion, soignant le bétail, préparant le bois, faisant leur ménage.

On a dit bien souvent que la vie des paysans de la montagne ne demandait que peu d'intelligence, que leur travail, toujours le même, était guidé par la routine. La réalité est tout autre: les travaux à faire sont extrêmement variés; il faut travailler la pierre, le bois et même les métaux; l'entretien et les réparations des constructions l'exigent. Il faut lutter pour l'eau et contre l'eau, ce qui sur des terrains en pente, pose de nombreux problèmes. La vie des plantes demande des travaux variés, il faut choisir des emplacements favorables pour les jardins, les céréales, les prés, la vigne. Les problèmes de la vie sont plus délicats encore avec l'élevage des animaux. Ailleurs, pour résoudre ces questions, on fait appel à des spécialistes, en montagne, le chef de famille est seul, ses outils sont rudimentaires, il doit trouver les meilleures solutions, inventer des procédés. C'est la joie de connaître de l'inventeur, si elle porte sur de petites choses, elle n'en est pas moins très intense.

La vie à la montagne exerce une grande influence sur l'éducation des enfants; ceux-ci doivent apporter leur concours pour le travail; à 7-8 ans, on leur confie déjà la garde du bétail; ils doivent prendre des décisions eux-mêmes, exercer ainsi leur intelligence et leur volonté. Ils se trouvent en contact prolongé avec les innombrables phénomènes de la nature. Alors que les enfants des villes grandissent dans un étage, sur une cour, ne connaissant guère du monde que ce ciel découpé par les toits, ces boutons que l'on tourne pour avoir lumière, chaleur, distraction, les petits montagnards font la connaissance de l'eau précieuse, qu'on va chercher très loin, et qu'on distribue aux plantes et aux bêtes. Pendant les longues sécheresses, ils savent pourquoi les parents regardent les nuages et, avec eux « ils cherchent, dans le ciel du soir, le temps du lendemain ». Ils font connaissance avec le soleil, don merveilleux, qui règle toute vie, et avec cet autre feu de l'âtre, à la flamme claire et joyeuse; ils savent le produire, l'alimenter et l'éteindre, ils en connaissent l'utilité et le danger.

La grande leçon pour ces enfants est celle de la vie. Ils se penchent sur le mystère des semences qu'ils enfouissent dans le sol; quelle joie lorsqu'ils voient les jeunes tiges sortir de terre, s'élever, fleurir, et fructifier ! Leurs beaux yeux purs voient la naissance de l'agneau, du cabri

ou du veau, ils admirent l'amour maternel et l'ingéniosité de la vie. La nature est leur meilleure éducatrice.

La possession en propre de maisons et de terrains, la libre disposition de l'activité journalière, forgent un esprit d'indépendance, de liberté très prononcé. Le rythme des travaux saisonniers crée des coutumes innombrables, fidèlement suivies. Ainsi s'établit un esprit de traditionalisme, qui fait le fond du caractère des montagnards valaisans. Il s'exprime de tant de manière, citons les constructions des maisons paysannes. Le Bas-Valais a adopté la maison à fins multiples des Pré-alpes: tous les services sous le même toit; l'ornementation est très sobre, c'est la maison elle-même, par son équilibre, son harmonie, et sa simplicité qui est son plus bel ornement. Le Valais central et le Haut-Valais se rattachent au groupe des Alpes: on sépare la maison d'habitation, le grenier, le raccard pour les céréales, la grange-écurie.

### *Les costumes valaisans*

A eux seuls, les costumes valaisans expriment bien les caractères de la population. Ils sont particulièrement adaptés à la vie paysanne et montagnarde. La matière textile est fournie en grande partie par la laine des moutons. On file, on tisse la laine dans les villages; le tissage, rénové grâce aux métiers à tisser plus pratiques, a repris de l'importance à notre époque.

Ces étoffes sont très solides et très durables, ce qui les rend particulièrement pratiques et économiques pour le travail de la campagne. Elles sont favorables également pour atténuer les variations de température, si fréquentes et si fortes en montagne. La nature alpestre dicte la rusticité, la pérennité et la solidité du costume; elle contraint les femmes aux travaux masculins. Par leur forme et par leur couleur, ces costumes confèrent à ceux qui les portent une gravité particulière et une distinction native. En général, le brun et le noir dominant, avec le blanc comme contraste. Les enfants portent un costume semblable à celui des adultes; les ornements accessoires sont cependant plus colorés, les teintes s'assombrissent à mesure qu'on avance dans la vie.

On pourrait croire, au premier abord, que ces costumes sont absolument fixés dans leurs formes. Ils évoluent cependant, comme tout ce qui participe à la vie, mais suivant des lois spéciales, en gardant toujours certains caractères distinctifs. L'évolution est relativement lente, elle porte sur des modifications de détails dont l'influence n'est sensible qu'après plusieurs années; au bout d'un siècle, la transformation est



grande. Cette lenteur est due au fait qu'on tient compte davantage des exigences pratiques que des préoccupations esthétiques.

Comment décrire les costumes valaisans ? Quelle variété d'habits, de couvre-chefs surtout ! D'une manière générale, ils sont différents suivant qu'ils sont portés dans la région alémanique ou romande, tout en conservant cependant un air de famille, car la vallée du Rhône forme une unité géographique bien déterminée, qui l'emporte sur le dualisme des langues. On peut distinguer les costumes des jours de fête et des dimanches, et les costumes de travail qui sont tout différents. Parfois, comme à Evolène, le costume de travail est le même, mais les étoffes sont moins belles.

Des variantes sont introduites suivant les circonstances pour le deuil, le mariage et surtout suivant la liturgie. Les accessoires les plus beaux sont réservés aux jours de grandes fêtes comme Pâques, Noël, Pentecôte. La liturgie catholique modifie la couleur et la richesse des ornements sacerdotaux suivant les différentes fêtes : cette idée a passé dans les costumes valaisans. C'est là un des caractères les plus originaux, il montre combien la pensée religieuse pénètre toute la vie des montagnards.

Dans les localités de plaine, dans les villes, les costumes valaisans ont été abandonnés : paysans et vigneron ressemblent à des ouvriers d'usine, avec leurs blouses de pacotille, leurs tabliers de bazar et leurs « salopettes ». « Triste uniforme pour être au service de ces denrées royales : asperges, fraises, abricots, raisins. »

### *Les costumes d'Evolène*

La commune d'Evolène est enfouie au fond de la longue vallée d'Hérens, au cœur des Alpes pennines, derrière une sorte de portail naturel, formé par des bancs rocheux qui lui confèrent une unité géographique remarquable, l'isolant du reste du monde. La population vit de ses produits, se suffit à elle-même le plus possible, en suivant très fidèlement ses traditions. Le costume est l'expression de ce genre de vie.

*Le costume féminin :* La robe est d'étoffe légère en été, de gros drap en hiver ; sa couleur est noire, elle est parfois bordée de velours noir. Le corsage de couleur bleue est très peu décolleté, gorgerette et busquière ont disparu. Elle est toujours sans manches et se porte avec une chemise blanche aux manches bouffantes jusqu'au coude. Lorsqu'il fait froid le corsage est recouvert du « manzon », sorte de jaquette dont les extrémités des manches et les bords antérieurs et inférieurs sont ornés d'une bande de velours noir.

Pour le travail, le tablier est très simple et très solide, en toile de chanvre tissée par la ménagère. Pour les dimanches et les fêtes, il est très varié et très riche: il est retenu à la taille par un ruban de soie ou de coton qui fait deux fois le tour de la taille, pour être arrêté sur le devant par un double nœud.

Le fichu est un accessoire qui comporte une abondante variété de modèles et une grande richesse de teintes: fichu de soie, de « Limoges », de toile de lin, qu'on brode soi-même, de laine, de mousseline, de coton imprimé. On le plie en diagonale, on le pose avec beaucoup de soin, l'extrémité du triangle doit se trouver très exactement au milieu du dos. Même pendant le travail des jours d'œuvre, le fichu n'est jamais laissé de côté: il fait partie du costume.

La femme d'Evolène dispose ses cheveux en chignon orné d'épingles de corne ou de laiton, façonnées au village. On confectionne les chapeaux avec de la paille, on leur donne une forme ovale avec des ailes étroites qui s'abaissent et se rapprochent des oreilles. La calotte est ornée d'étoffes et de rubans plissés en escaliers, aux couleurs variées, où le rouge doit dominer. Le revers est doublé d'une étoffe bleu ciel.

Pour les grands jours, on porte un chapeau de feutre milanais, appelé chapeau de laine; il est plat, entouré d'un ruban bordé de dentelles rouges et blanches, puis d'un galon muni de clinquants et de deux ou trois cordons de couleur. Il est maintenu par un ruban fixé à la base de la calotte, passant sous le chignon; une coiffe de dentelle blanche s'applique contre les joues.

Pour le dimanche, les bas sont blancs, ornés de dessins colorés; ils sont noirs ou blancs pour le travail. Les souliers, fabriqués au village, sont à talons plats, avec des bords dentelés et festonnés au fil rouge et jaune.

Pour les jours de deuils, en semaine, le fichu rouge est maintenu, mais les dessins sont noirs, le dimanche, il est blanc; les garnitures du corsage et du chapeau sont noires. Le dimanche, pour un grand deuil, on porte encore la « barbetta », bande de toile blanche, fixée sur la nuque et recouvrant la poitrine; l'extrémité inférieure est enroulée au fur et à mesure que s'écoule le temps du deuil.

Pour le mariage, la jeune fille porte le « tsapélet », petite coiffure sphérique en forme de couronne, garnie de fleurs artificielles aux couleurs éclatantes, de pierreries et de bijoux; deux rubans de soie partent de sa base et pendent sur le dos.

A peine l'enfant, qu'il soit garçon ou fille, a-t-il abandonné le maillet, qu'il est revêtu de la « gona », robe de drap à longues manches qui

se ferme dans le dos. Une large ceinture et une collerette brodée complètent ce costume original. Sur la tête, il porte un petit bonnet brodé, la « berra », puis deux brassières en cuir, fixées à la ceinture, au moment où il apprend à marcher, on peut ainsi le soutenir plus facilement; pour amortir les chocs, on ajoute une couronne autour de la tête, formée de quatre petits sacs rembourrés. Et que dire de la petite clochette attachée à la ceinture, prétendument pour éloigner les vipères ? Bientôt ces habits sont abandonnés, le petit garçon portera des pantalons d'homme, et la fillette s'habillera comme sa sœur aînée de vingt ans.

Le costume masculin est en gros drap brun, tissé aussi et cousu dans la commune. Pour les jours de fête, le bord des manches du paletot est orné d'un ruban aux couleurs vives, le col est en drap bleu ou en velours noir; le dessus des poches est orné d'un dessin au fil rouge ou jaune; la cravate est brodée de motifs divers.

Je ne décrirai pas le costume de Savièse parce qu'on l'abandonne.

### *Le costume du Lötschental*

La vallée de Lötschen est restée très isolée jusqu'à l'établissement de la ligne du Lötschberg en 1910; c'est pourquoi elle a conservé si fidèlement ses traditions.

Le costume de fête des femmes comprend une longue robe noire et une étroite jaquette boutonnée sur le devant, garnie de velours et de passementerie, d'une forme plongeante dans le dos.

Le tablier est noir pour les anciennes, très coloré pour les jeunes.

Le chapeau est formé d'une calotte haute de 14 cm., en bandes de paille tressées et cousues les unes sur les autres; la calotte porte comme ceinture un large ruban de soie dont le bord est constitué par un bourrelet de ruban plissé (il en faut 30 m). La garniture de la calotte se fixe avec des épingles, afin qu'on puisse la changer. Pour les jours de grande fête, la couleur est blanche ou chamarrée d'or, pour les dimanches, elle est plus simple, et pour les deuils elle est noire.

Dès que la cérémonie religieuse ou familiale est terminée, le chapeau est soigneusement remis à sa place, dans l'armoire. Il est remplacé par un mouchoir noué sous le menton, coloré pour les jeunes, noir pour les personnes âgées. On abandonne également le tablier de soie, la jaquette de drap fin et la robe, pour les remplacer par un tablier de coton, et une robe taillée dans une étoffe modeste.

Ce sont les femmes qui s'occupent du bétail sur les alpages. Elles portent là-haut un costume particulier: manches de chemise blanches,

robe à la vaste jupe noire montée sur un corsage boutonné sur le devant, de couleur foncée; tablier de cotonne rayée ou quadrillée, mouchoir de tête. Lorsqu'elles descendent à la messe, le dimanche, elles remplacent le mouchoir par un chapeau sans bourrelet, et plus simple que celui des fêtes. Leur robe porte quelques passementeries; leur tablier est blanc, en toile de lin, décoré de petites broderies rouges, au point de croix.

Tel est, dans ses grandes lignes, le type des costumes de Lötschen et du Haut-Valais. Beaucoup de détails varient suivant les régions.

### *Dialectes parlés par les Valaisans*

Rien n'exprime mieux l'influence des montagnes sur la population du Valais et la pénétration graduelle des influences extérieures que les dialectes parlés par les Valaisans.

Les patois romands du Valais remontent directement au latin, parlé par les Gaulois romanisés. « Si divers qu'ils soient entre eux, ils constituent, dans leur ensemble, une variété des dialectes franco-provençaux. » (Jeanjaquet.) « Leur originalité réside principalement dans la richesse et la précision des termes professionnels, et surtout dans ceux qui ont trait à la vie montagnarde. » (Tapolet.)

Ils sont très archaïques dans leur forme et leur vocabulaire. Semblables à des musées d'antiquités, ils renferment des reliques vénérables; nous y voyons s'accomplir, sous nos yeux, des transformations du langage qui nous reportent à des centaines d'années en arrière, dans l'histoire du français.

On sait par le latin et par l'allemand ce que c'est la déclinaison: *der Hase ist tot*, le lièvre est mort, mais *ich habe den Hasen getroffen*, j'ai attrapé le lièvre. En français moderne, le substantif reste invariable, en allemand il varie selon sa fonction grammaticale. De même, en ancien français, on distinguait entre le cas sujet et le cas régime. Or, le Valais est le seul pays de langue française où cette distinction s'est maintenue jusqu'à nos jours. Des milliers de paysans valaisans la pratiquent sans s'en douter le moins du monde: il est vrai que leur déclinaison est extrêmement simplifiée. Elle ne se manifeste plus que dans les formes de l'article défini: *li tsan è larzo*, le champ est large, mais *travercha lo tsan*, traverser le champ, et avec un substantif féminin: *li porta è klyoucha*, la porte est fermée, mais *klyou la porta*, ferme la porte. Cette distinction est solidement ancrée dans le patois des montagnards. Elle est surtout vivante dans le val d'Anniviers, le val d'Hérens, le val de Bagnes et au nord du Rhône dans la région de Sa-

vièse jusqu'à la Noble Contrée. Les Valaisans d'aujourd'hui sont des grammairiens parfaits sans en avoir conscience.

Les patois sont très différents, suivant les vallées: il y a un patois de val d'Illiez, de l'Entremont, de Bagnes, d'Hérens et d'Anniviers. Même sur la rive droite du Rhône, où les relations sont plus faciles, il y a un patois de Conthey, de Savièse, d'Ayent, de la Noble Contrée.

Malgré leur diversité, ils se laissent classer en deux groupes, dont l'un comprend les patois parlés entre le Léman et la Morge, et les patois compris entre la Morge et la limite de l'allemand, à la Raspille. La démarcation est moins nette au sud du Rhône, le patois de Nendaz se rattache au groupe de la vallée supérieure, tandis que celui d'Isérables est du type de la vallée inférieure, avec certains caractères propres.

Les parlers à l'amont de la Morge sont les restes les mieux conservés d'un type de patois qui, tout en s'étant développé conformément aux règles générales du franco-provençal, représente un état primitif du roman de la région alpine. L'isolement plus grand de cette partie du Valais explique cette remarquable conservation du langage et son cachet si original.

Les patois parlés en aval de la Morge donnent une tout autre impression: ils représentent un dialecte plus jeune, plus uniformisé, qui offre beaucoup d'analogie avec celui de la Savoie, ce qui est bien compréhensible, puisque, jusqu'en 1475, ces territoires appartenaient aux ducs de Savoie.

On voit que les tendances novatrices et nivellatrices ont pénétré par la vallée du Rhône. Les patois de Bagnes, d'Isérables, de Conthey, qui étaient à l'extrême limite du territoire savoyard, ont été atteints en dernier lieu et ont conservé certains caractères originaux. Le val d'Illiez offre un exemple typique de ce refoulement graduel du vieux langage. La moitié inférieure de la vallée, soit la commune de Troistorrents, parle un patois du type Bas-Valaisan habituel, tandis que les deux communes les plus élevées, Val d'Illiez et Champéry, autrefois réunies, parlent un patois très différent, ayant conservé des caractères plus anciens.

La pénétration du français, qui provoque l'abandon du patois, suit aujourd'hui les mêmes voies: ce sont les localités de plaine qui le délaissent le plus; en montagne, il est encore très bien conservé; tout se traite en patois, aussi bien dans les réunions publiques que dans les conversations privées<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> E. Tapolet: « Les données fondamentales des conditions linguistiques du Valais » dans *Revue de Linguistique romane*, tome VII, 1931.

Comment parler des dialectes comme expression de l'âme du Valais sans évoquer les noms de lieux ? Chaque lopin de terre, de forêt ou de pâturage, chaque rocher même, porte un nom, qui rappelle le souvenir des populations qui l'ont créé: noms ligures, noms gallo-helvètes, reliques romaines ou latines, noms burgondes, créations modernes.

Ce ne sont pas de froides étiquettes, mais « des mots qui ont la chaleur de la vie et qui jettent entre le passé et nous de multiples passerelles. » Les lieux y sont dénommés d'après leur situation, leur aspect, leur ressemblance avec un objet usuel, selon le peuplement végétal ou animal, selon les phénomènes dont ils sont le théâtre et selon l'activité des hommes, comme le moment de l'année où ils sont habités. Ils font donc partie de la personnalité du paysan et « rendent, écrit J. Guex, sous une forme pleine de poésie, l'impression que notre patrie avec ses formes sauvages ou gracieuses, a faite sur l'âme et les yeux des hommes qui s'y sont endormis avant nous. »

Les difficultés d'une telle vie créent parfois chez les montagnards valaisans une regrettable âpreté au gain, un esprit de combativité mal dominé. Mais d'autre part elles suscitent un remarquable esprit d'entraide; quand l'un des leurs est dans l'épreuve, on vient à son secours pour rentrer ses récoltes, remettre en état ses champs dévastés, reconstruire sa maison détruite par un incendie, ou pour tout autre service.

Et même dans le cours normal des choses, l'individu est souvent réduit à l'assistance de ses concitoyens, lorsque l'ouvrage dépasse ses moyens: dans le Lötschental, toute la commune est mise sur pied pour transporter les poutres, les planches, les bardeaux, jusqu'à l'endroit où l'un des siens veut bâtir son chalet, et cela pour quelques tournées de bon vin valaisan. Journée de travail joyeux où l'on chante. Même collaboration dans la commune d'Ayent, pour le transport des bois. A Val-d'Illiez, une pareille coutume existe pour divers travaux, en particulier pour remonter la terre dans les champs, car sur les terrains en pente, elle descend peu à peu. On se réunit les soirs de printemps et, en quelques heures, le travail est fait au milieu des rires et des chansons.

Les phénomènes de la nature contre lesquels ils sont si souvent impuissants, conduisent à la résignation, et à un contentement naturel qu'on retrouve rarement ailleurs.

Ce genre d'agriculture familiale maintient le sens de la famille, le goût du travail, le respect de la propriété d'autrui, la fidélité à la parole donnée, elle est vraiment la sauvegarde de la véritable armature morale du pays.

Cependant il ne faudrait pas conclure à une grande spontanéité et à un esprit créateur indépendant particulièrement développé chez les Valaisans. Leur principale originalité est beaucoup moins d'avoir créé de l'inédit que d'avoir conservé jusqu'au milieu du XXe siècle beaucoup d'éléments de civilisation qui n'avaient jadis rien de spécial, mais qui paraissent uniques en leur genre aujourd'hui parce que tout s'est modifié autour d'eux par suite d'une évolution plus rapide.

### *La vie religieuse*

Les caractères que je viens de signaler dérivent des préoccupations matérielles, mais il n'y a pas que celles-là. La vie des montagnards valaisans est profondément pénétrée de coutumes et de croyances religieuses. Comment en serait-il autrement ? La nature se présente à eux dans toute sa force brutale, dans tout ce qu'elle a de mystérieux aussi, pour des hommes privés de formation scientifique : elle est voilée d'une foule de légendes dont les anciens temps ont tissé un réseau serré autour des phénomènes, pour tenter de les expliquer. Transmises par la tradition, nombre de ces légendes sont encore là, bien vivantes. Tout montre aux montagnards leur impuissance, leur faiblesse, et combien les hommes sont incapables de leur venir en aide. Alors, ils vont à Dieu, par une foi sincère et profonde. La religion vient à leur secours, les encourage et les console, en leur disant que les phénomènes de la nature sont dirigés par la Providence, que Dieu écoute la prière directe, et surtout la prière de la Vierge et des Saints ; que les sacrifices et les épreuves recevront un jour leur récompense. Comme ce ne sont pas des intellectuels familiarisés avec l'abstraction, il est tout naturel qu'ils éprouvent le besoin de donner à leurs croyances une expression sensible, très naïve parfois.

De là la fréquence des processions pour avoir une récolte favorable, pour mettre fin à de longues sécheresses, pour être préservé des torrents, des avalanches, des glaciers, et même des insectes, comme à Vercorin, Chandolin, Saas-Fee, Grengiols, Binn et Blitzingen. De là, les nombreux signes de croix qu'ils font sur le pain qu'ils entament, sur les maisons et les champs, les semailles et les récoltes. De là, la place pour l'eau et les rameaux bénits dans la chambre et à l'étable, de là, la prière par laquelle ils commencent et achèvent leur tâche journalière. De là aussi, le choix des Saints comme patrons et protecteurs spéciaux des paroisses et des villages.

Dans chaque paroisse on construit une église, on veut qu'elle soit belle, on s'impose pour cela de très gros sacrifices. Certaines personnes

trouvent parfois ces édifices trop coûteux pour ces populations aux ressources si modestes. Quand on pense à ce que l'église représente pour ces montagnards, on comprend de tels sacrifices. Quels beaux dimanches ils ont ! Quel plaisir de quitter son travail, de revêtir ses beaux habits, de sortir de chez soi par une radieuse matinée, de s'en aller vers l'église, de s'y retrouver tous ensemble, de participer à de belles cérémonies, dans un édifice qui, à côté de leurs maisons, est pour eux une splendeur, quel réconfort dans leur vie si rude ! Non, ces églises ne sont pas trop belles.

Dans les plus petits hameaux, même sur les alpages, on voit des chapelles blanches, si harmonieuses dans leur forme toute simple. Il en est dans des endroits très pittoresques, qui ont acquis une renommée spéciale, on y vient de loin, en pèlerinage, pour demander des faveurs particulières : la chapelle du Scex sur Saint-Maurice, Longeborgne sur Bramois, la Garde à Evolène, Gstein sur Brigerbad, Heiligkreuz à Binn, Saint-Antoine à Münster. Dans ces lieux de pèlerinage, on plaçait des ex-votos, c'est-à-dire des objets qui rappelaient la faveur obtenue ; si la guérison avait porté sur un membre, on découpait dans du bois, même dans du carton ou du papier, la forme du membre sauvé. Trop souvent, on a supprimé ces témoignages naïfs, mais combien impressionnants, de souffrance et de foi.

Le long des chemins, ce sont des oratoires, et souvent les stations du chemin de la Croix. A la croisée des chemins, sur les collines, sur les pâturages et jusque sur les plus hauts sommets, on a placé des croix, comme aussi là où la mort a frappé quelqu'un. Dans ce dernier cas, la croix est parfois remplacée par une planchette funéraire, sur laquelle on a découpé une tête, des épaules et un buste très stylisés. C'est le défunt qui, par une inscription, annonce sa mort aux passants et leur demande des prières pour le repos de son âme. Les montagnards ont souvent sculpté eux-mêmes des Christs douloureux, entourés des instruments de la passion, pour donner à ceux qui passent du courage et de la résignation.

A Fiesch, autrefois, et en particulier vers 1820, le grand glacier avançait jusque dans les prés et menaçait les constructions. On se représente l'angoisse de la population. On décida d'instituer la procession du glacier : on aurait pu se contenter de la prière privée ou publique à l'église, on a pensé, avec raison, que la prière devant le glacier même serait plus fervente. Aujourd'hui le glacier s'est retiré tout au haut des rochers, on continue quand même la tradition, pen-



sant qu'il ne faut jamais cesser d'exprimer sa reconnaissance lorsqu'on a reçu un bienfait.

A Vissoie, les présidents, les juges, les officiers assistent à la messe au chœur, revêtus de grandes pèlerines noires, c'est « le cordon de justice ». Le but de cette coutume est d'inspirer à la population le respect des autorités. L'usage des pèlerines noires se retrouve ailleurs, à Ayer et à Kippel en particulier.

Autrefois on recueillait dans les cimetières les crânes des défunts, avant leur décomposition totale, et on les plaçait dans une chapelle spéciale, qu'on nommait l'ossuaire. C'était comme une sorte de double sépulture. On venait prier et réfléchir sur la fragilité des choses humaines, devant ces restes de parents et de connaissances, ainsi le souvenir des disparus restait bien vivant. La plupart des ossuaires ont été supprimés; on en voit encore à Naters, à Sierre.

Lorsque les hommes de la période néolithique ont gagné notre pays avec leurs premiers animaux domestiques, ils ont eu beaucoup de peine à défricher les forêts, faute d'instruments, car ils ne connaissaient encore ni le bronze ni le fer. Ils ont dû utiliser largement les régions situées au-dessus de la limite supérieure des forêts, parce qu'elles fournissaient une nourriture excellente pour le bétail, pendant tout l'été. C'est dire combien est ancien l'intérêt que les montagnards portent à leurs pâturages. Mais les difficultés et les dangers ne manquent pas là-haut, pour les hommes et pour les bêtes; aussi les coutumes religieuses abondent. Le curé va bénir tous les alpages au début de la saison; en récompense, on lui donne les produits laitiers d'une journée. A Vissoie, à Ayent, les pâtres viennent présenter leurs fromages en offrande à l'église, avant de les offrir comme prémices au curé.

Le 14 août est, pour les alpages de Tourtemagne, le « jour des pauvres ». De Tourtemagne, Loèche, Rarogne, Viège, ils viennent, environ une cinquantaine, font la tournée des alpages où on leur donne le produit d'une journée de beurre et de fromage; ils s'agenouillent devant la croix et prient avant la distribution. On a établi cette coutume pour attirer la bénédiction de Dieu sur le bétail, plus spécialement pour qu'il soit préservé des épidémies et des morsures de vipères.

Une coutume religieuse particulièrement originale et impressionnante est la prière du berger. Quand la nuit est tombée sur l'alpage, le maître-berger, tête nue, debout près de la croix, son bâton à la main, emblème de sa charge, lance sa prière à pleine voix, dans un entonnoir en bois, qui n'est autre qu'une passoire pour le lait et dont il se

sert comme porte-voix. La nuit dans la montagne est pleine de mystères et de dangers: les bêtes s'égarent, l'orage peut venir, la foudre peut tomber, les pierres roulent des rochers, le froid peut faire du mal aux bêtes comme aux gens, et, autrefois, les grands carnassiers rôdaient autour des troupeaux. On comprend le besoin de la prière; on aurait pu la faire au chalet, mais on a pensé qu'en la jetant avec force vers la montagne, elle serait plus ardente. En l'entendant, on ne peut se défendre d'une émotion profonde, quand on songe à tout ce que ces hommes y ont déposé d'angoisse et de confiance en Dieu.

Dans les alpages du Haut-Valais, comme à Visperterminen, à Staldenried, la prière est psalmodiée sur trois notes: ré, fa, mi, ré; c'est le texte allemand de l'Evangile de Saint-Jean que le prêtre récite à la fin de la messe. Et voici la suite:

Ave Maria, mère du corps de N. S. Jésus-Christ, couvert de blessures, que Dieu protège tout ce qui est dans cet alpage !

Ave Maria, mère du corps de N. S. Jésus-Christ, couvert de blessures, que Dieu nous protège tout ce qui est dans cette « hutte » !

Ave Maria, mère du corps de N. S. Jésus-Christ, couvert de blessures, que Dieu nous protège tout ce qui se trouve dans cette écurie !

Ave Maria, mère du corps de N. S. Jésus-Christ, couvert de blessures, que Dieu nous protège contre tout ce qui nuit aux gens et aux bêtes ! que Dieu et Marie nous protègent afin que demain, dans le bonheur et la bénédiction, nous puissions reprendre notre bétail tel que nous le laissons cette nuit.

Et toi, saint Antoine de Padoue, veuille nous protéger et nous conserver, nous garder et nous défendre, contre tous les mauvais esprits à chaque pas et à chaque respiration.

Tout ceci, je le remets à Dieu le Père, à Dieu le Fils et à Dieu le Saint Esprit, au nom de la Très Sainte Trinité. Amen.

D'ordinaire le berger ajoute encore un puissant: « Bonne nuit, dormez bien ».

Telle fut, me semble-t-il, dans les grandes lignes, la caractéristique de l'âme et du visage du Valais d'autrefois.

## AME ET VISAGE DU VALAIS AUJOURD'HUI

Abordons maintenant l'âme et le visage du Valais d'aujourd'hui. Les modifications de son visage, c'est-à-dire des formes du paysage, sont si lentes qu'une vie humaine ne peut les remarquer. Cependant il y a des exceptions, je voudrais évoquer le tremblement de terre de 1946. Grâce aux observations séismologiques, on a pu déterminer l'épi-

centre dans la région au nord-est de Sierre, soit Mollens, Montana, vallée de la Liène. Il se trouve donc dans une zone de dépression de l'axe longitudinal de la chaîne berno-valaisanne, là où le massif cristallin de l'Aar disparaît sous les nappes helvétiques.

Il y eut une grosse secousse le 25 janvier, puis de nombreuses répliques, dont une très forte le 30 mai. Celle-ci a produit un gros éboulement au Rawilhorn. Ayant par hasard pris une photo l'automne précédent, j'ai là un document intéressant que je vous présenterai. Une masse de 4 à 5 millions de m<sup>3</sup> de roche s'est détachée des étages Barrémien-Urgonien, sur l'arête du Rawilhorn vers 2 300 - 2 900 m, s'est effondrée à 500 - 600 m au pied de la paroi, vint recouvrir le lac Luchet, et poursuivit sa course sur plus de 2 km.

Dans le même ordre d'idées, je voudrais signaler un phénomène de désagrégation active à la Garde de Bordon à Zinal. Une niche d'arrachement d'environ 300 m de large et 350 m de hauteur s'est formée dans une grosse masse de roches schisteuses, traversée par un banc de roches vertes, vers 3 100 m. Depuis 1948, des éboulements se sont produits et ont continué jusqu'à nos jours. Les débris ont formé deux gros cônes de déjection et d'éboulis dans la plaine de l'alpage de Bar-maz. Les formes du paysage de cette région ont été modifiées d'une manière très sensible.

Dans le domaine de la zoologie, je mentionnerai la réintroduction du Bouquetin. Ce bel animal existait partout autrefois dans nos Alpes. Sa disparition totale de Suisse, attribuée avec raison à la chasse exagérée, date du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le canton du Valais comme ceux de Berne et des Grisons, chercha à le réintroduire. Le 23 juin 1928, le conseiller d'Etat Maurice Troillet arriva à Fionnay, dans le val de Bagnes, avec 5 Bouquetins; on continua à en lâcher les années suivantes; en 1945 on compte 20 lâchés, l'effectif est alors de 138. A la fin de 1963 la colonie atteint 530. Avec les autres colonies, établies entre-temps, le total atteint 888. La colonie du Pleureur est donc une réussite parfaite. Tout là-haut dans la solitude des Alpes, c'est un grand plaisir pour les touristes, les habitants du pays et pour les gardes d'observer les Bouquetins, surtout quand on les voit sur les arêtes s'élevant à l'horizon avec une grande majesté. Ainsi les erreurs commises par nos pères sont réparées; dans l'histoire de la nature, le rétablissement du Bouquetin dans nos Alpes est un honneur pour notre siècle.

Devant ce succès, divers groupements touristiques ont manifesté le désir d'en capturer afin de les acclimater ailleurs. Comment procéder

à cette capture ? On construit des trappes en bois, aux deux extrémités se trouvent des portes basculantes avec un système de déclenchement approprié. Cette construction est placée longtemps à l'avance dans des passages fréquentés par les Bouquetins. Les portes sont levées et assurées. On y met du sel pour les attirer. Quand le moment de la capture est venu, on arme le dispositif faisant déclencher les portes. Pour faciliter la surveillance, on place ces pièges dans un endroit visible depuis la station de Fionnay. Lorsqu'on remarque que les portes sont tombées, les gardes se rendent sur place avec des cages spéciales en osier. La capture de la bête à l'intérieur du piège est parfois dangereuse, car le Bouquetin fonce, tête baissée; ses cornes puissantes et noueuses sont une arme redoutable. Un homme monte sur le toit de la trappe et, à l'aide d'une cordelette munie d'un nœud coulant, il fait passer la boucle autour d'une des cornes, puis soulève le train avant de l'animal, jusqu'à ce qu'il ne repose plus sur le sol, dès lors il ne peut plus se défendre et on l'introduit dans la cage d'osier.

Grâce à ce système, de nombreux Bouquetins ont été transportés dans différentes parties de notre canton, à Loèche-les-Bains, Saas-Fee, St-Nicolas, Bel Alp, le val de Moiry, pour créer de nouvelles colonies... Quelques-uns sont partis pour Château-d'Oex (Réserve de la Pierreuse) et même en France dans la région du col de Lautaret.

Conclusion: Pour conserver le Bouquetin, une protection absolue, jamais relâchée, est indispensable<sup>3</sup>.

### *Aménagements hydro-électriques*

Les conditions naturelles du Valais, hauteur de chute et débits disponibles, expliquent, au début du XXe siècle déjà, le choix du Valais pour la construction d'usines hydro-électriques. Trois grandes entreprises, aluminium à Chippis, produits chimiques à Viège et Gampel, matières plastiques Ciba à Monthey, énormes consommatrices de courant électrique, s'installent en Valais et construisent de nombreuses usines au fil de l'eau. Mais le régime glaciaire des rivières valaisannes, si irrégulier, est défavorable. On construit alors des bassins d'accumulation, afin de stocker l'eau de fusion des glaciers, pendant l'été, qui fournira une énergie d'hiver si précieuse.

En 1946, F. Kuntschen, du Service fédéral des eaux, donne à Sion une conférence sur les forces hydrauliques du Valais. Parmi les possibilités d'accumulation il cite: la Grande-Dixence, Mauvoisin, la Gougra,

<sup>3</sup> Marcel A. Couturier: « Le Bouquetin des Alpes », 1564 pages, Grenoble 1962, Prix: 180 fr.

Zeuzier, le Simplon. Tous ces projets sont aujourd'hui réalisés. Leur influence a été et restera très grande: occasions de travail, pendant les travaux, développement plus grand des usines existantes; Chippis recrute ses ouvriers sur un vaste secteur; des services d'autocars assurent la liaison avec 65 communes. Il reste encore nombre de projets à réaliser, dont celui d'Emosson, celui de Mattmark est en construction, celui de Gletsch. Dans une quinzaine d'années l'aménagement sera complet.

A signaler aussi l'heureuse influence des bassins d'accumulation qui fournissent les bénéfices importants des concessions et des redevances annuelles. Ces ressources permettent aux communes et à l'Etat d'exécuter des travaux comme des routes, des maisons d'école, des remaniements parcellaires, des installations d'eau potable et d'irrigation. Mentionnons encore la régularisation des débits du Rhône, ce qui diminue les risques d'inondation.

Au point de vue scientifique, les observations recueillies lors de ces travaux sont très nombreuses. La réalisation de la Grande-Dixence correspond à l'état le plus avancé de la technique des captages hydro-électriques à une telle altitude, sans oublier les difficultés de faire vivre un tel nombre d'ouvriers à plus de 2 000 m sur des pentes rocheuses si inhospitalières. Cette réalisation a fourni les résultats de tous les travaux préparatoires de recherches réalisés: études pétrographiques et tectoniques dans les hauts massifs alpins valaisans, recherches hydrologiques, glaciologiques, captages sous-glaciaires, etc. Des chercheurs voués à la science pure n'auraient probablement jamais pu, même au prix d'un travail considérable, beaucoup plus long, parvenir aux résultats que les moyens matériels, pratiquement illimités, de la recherche ont permis d'obtenir en dix ans.

### *Tourisme*

Le tourisme offre un moyen de tirer parti de la nature dans le canton du Valais, admirablement doté en paysages grandioses et variés, dont certaines régions offrent un des climats les plus ensoleillés et les plus chauds de la zone alpine. C'est bien ce que demandent les citadins de notre époque, perdus dans la masse, sans plus aucune de ces attaches traditionnelles qui donnent son vrai sens à la vie.

« Si les étrangers viennent chez nous ce n'est pas pour y trouver ce qu'ils ont chez eux. C'est pour connaître enfin le calme et l'apaisement, le vrai repos, au gré d'une reconquête lente de la nature oubliée ou reniée. Encore faut-il pour leur offrir ce bienfait, que nous ne nous soyons pas perdus nous-mêmes. » (Pierre Béguin.)

Vers 1830-1840, s'ouvrirent les premiers hôtels, Gletsch-Zermatt. Un essor important n'a pu se développer qu'à la suite des chemins de fer dans les vallées, après le percement du tunnel du Simplon (1906), et surtout après 1947 où la période des routes permit la circulation de l'automobile, moyen essentiel de déplacement. Les vallées d'Hérens, d'Anniviers, restées hors de l'évolution économique, voient de belles routes construites jusqu'à Zinal, Grimentz, Moiry, Arolla, menant aux chantiers des barrages.

Survient le tourisme d'hiver qui délivre la montagne de sa léthargie hivernale. Il amène la prolifération extraordinaire des moyens mécaniques de remontée, dans certaines stations à succès. Les moins importantes cherchent aussi à s'équiper, ou à se suréquiper, croyant que les moyens mécaniques de transport suffiront pour amener leur développement. De plus, on cherche à établir des téléphériques jusqu'au sommet des hautes montagnes, on voudrait même utiliser l'avion pour le transport des touristes. L'âme et le visage du Valais auraient certainement à en souffrir.

La Ligue suisse pour la protection de la nature a pris position contre ces projets en ces termes: Bon nombre de touristes suisses et étrangers réclament, pour leurs vacances et leurs heures de loisirs, des stations climatiques sans technique. Nous sommes convaincus — et l'Office national suisse du tourisme partage notre conviction — qu'il est indispensable, dans l'intérêt du tourisme, de veiller à ce que le nombre des régions sans téléphériques ne soit pas trop restreint.

Le Club alpin suisse qui a tant fait pour rendre la haute montagne accessible, grâce aux nombreuses cabanes qu'il a édifiées, a, lui aussi, pris position. Il n'est pas dans ses intentions de compromettre les actions de secours, d'empêcher les transports de personnes et de matériel en vue de travaux. Ce qu'il combat ce sont les atterrissages en montagne à des fins purement touristiques et commerciales, parce qu'ils troublent la paix des hauteurs et privent les amis de la montagne de refuges contre l'agitation de notre époque.

### *La flore du Valais*

La flore du Valais a dû disparaître presque totalement au moment de la grande extension des glaciers quaternaires. A mesure qu'ils se retiraient, les plantes ont envahi les terrains neufs mis à leur disposition. Beaucoup ont pénétré par la coupure de Saint-Maurice, d'autres apportées par le vent, ou par des oiseaux, ou même par des hommes, ont franchi les montagnes.

Chacun sait que la flore du Valais est très riche en espèces; on le conçoit sans peine, si l'on songe au climat spécial, à la grande variété d'exposition dans la vallée du Rhône et dans les vallées latérales, où les formes du terrain sont variées à l'infini. La différence d'altitude est très grande, on s'élève de 400 m environ à plus de 4 000 m; on peut donc trouver, sur un espace restreint, toutes les plantes qui s'échelonnent de l'Europe centrale, voire de la région méditerranéenne, jusque vers les régions polaires. La nature des roches est aussi très variée: on a toute la série des terrains sédimentaires, comme aussi celle des roches de métamorphisme et des roches cristallines.

Le Bas-Valais participe à la flore des Préalpes, caractérisée par une végétation très abondante de feuillus et d'espèces herbacées. Les plus typiques sont: le hêtre, le houx, l'if, l'érable plane, le châtaignier, le buis même, dans le rocher de Saint-Maurice, le fragon. Parmi les plantes herbacées: la nivéole, le narcisse, la jonquille, le chardon bleu, l'ail victorial, le gouet, l'ail des ours, l'anémone à fleur de renoncule, l'asaret d'Europe, le trochiscanthe nodiflore, le millepertuis de Richer, le daphné lauréole, l'euphorbe verruqueuse et à feuilles d'aman-dier, et une grande variété de violettes et d'orchidées.

A partir de Saint-Maurice, on commence à sentir l'influence du Valais central; de Martigny et de l'arête des Follatteres, tout révèle l'approche du Midi. Les forêts de hêtres font place à des forêts de pins sylvestres et de chênes souvent buissonnants. Sur les collines rocheuses fleurissent l'hysope, l'armoise valaisanne, l'éphedra et des graminées spéciales comme la fétuque valaisanne, les stipes plumeuses et chevelues, le triset de Cavanilles, le paturin mignon. En février déjà, on peut cueillir le bulbocode, un peu plus tard la gagée des rochers et l'iris verdâtre, à Sion. Dans la région de Viège, la sabine, espèce de genévrier rampant, recouvre toutes les pentes rocheuses. A Charrat-Saxon et à Tourtemagne, l'adonis du printemps étale ses belles corolles au milieu d'une végétation maigre et balayée par le vent. Sur les rochers de Valère, l'opuntia, curieuse cactée américaine, prospère magnifiquement; comment est-elle venue là? L'anémone des montagnes, aux corolles violet d'acier, s'installe sur les collines les plus arides. Près de Saint-Léonard, c'est la renoncule à feuilles de graminées dans son unique station suisse. Dans le vignoble sédunois l'amandier fleurit au premier printemps: la fraîcheur de ses corolles rosées anime la grisaille de ces pentes. A Tourtemagne, le perruquier étale en octobre son feuillage d'un rouge vif intense, sur le gris bleu des éboulis calcaires. L'euphrase visqueuse est cantonnée dans les bois de pins sur Ardon,

à Finges et sur Loèche, aux Pontis d'Anniviers. Combien d'autres espèces rares et curieuses se sont installées en Valais !

Les forêts de conifères sont très intéressantes: le pin sylvestre recouvre les cônes d'alluvions de la plaine, comme le Bois Noir, le Bois de Finges, et aussi les versants secs et chauds de la rive droite sur Ardon, Saint-Léonard, Loèche, Erschmatt, Viège. Plus haut sur cette rive, et aussi sur la rive gauche, l'espèce dominante est l'épicéa, qui ne laisse qu'une très modeste place au sapin blanc sur les terrains plus frais et plus humides. Mais l'espèce la plus caractéristique des forêts de conifères du Valais est le mélèze. On le trouve partout, en mélange avec l'épicéa, en peuplement pur et associé à l'arole. Il est sur tous les terrains, dans toutes les expositions, des Giètes sur Saint-Maurice, à l'extrémité supérieure de la vallée de Conches. Arbre de lumière, il se développe si bien en Valais, parce que le brouillard y est presque inconnu. Arbre magnifique par la finesse de ses aiguilles, qui laissent filtrer les rayons et permettent au gazon de se développer sous son couvert. Quelle fraîcheur en printemps, lorsque les premières aiguilles s'échappent des bourgeons, alors que les branches sont recouvertes de petits cônes violets ou jaunes ! Quelle splendeur en automne quand les aiguilles jaunissent avant de tomber ! Son bois rouge est très beau et très durable. A lui seul, le mélèze confère au Valais un caractère de grande beauté.

L'arole est tout différent: sombre, trapu et vigoureux, il se cantonne vers la limite supérieure des forêts jusqu'à 2 200 m, le long de la chaîne pennine, entre le Simplon et Martigny, avec son plus grand développement dans la vallée d'Anniviers; sur la rive droite de la vallée du Rhône, on ne le trouve guère que dans la forêt d'Aletsch. Arbre de montagne par excellence, luttant contre le froid et le vent avec une vigueur qui le rend bien sympathique.

Aux limites des régions alpine et nivale, les conditions de vie se modifient pour les plantes. La diminution de la pression atmosphérique agit sur les trois principaux facteurs de leur vie: l'eau, la chaleur et la lumière. Il y a moins de vapeur d'eau dans l'air, dès lors, celui-ci est plus transparent, il se réchauffe plus rapidement au soleil et se refroidit aussi plus vite, à l'ombre et pendant la nuit. Enfin, la période de végétation est brève; en deux mois environ, la plante doit développer ses tiges, ses feuilles, ses fleurs, et mûrir ses fruits.

L'adaptation des plantes alpines à ces conditions particulières est remarquable: leur résistance au gel est très forte; pour mieux profiter de la chaleur du sol, elles restent basses, certaines rampent même sur



la terre et sur les rochers, comme de véritables espaliers naturels, tels le genévrier nain, certains saules, le nerprun nain. Pour lutter contre la brièveté de la période de végétation, elles développent beaucoup leurs racines, afin de puiser leur nourriture sur une plus grande étendue. Il importe aussi de réduire la transpiration: ce résultat est obtenu par un épaississement de l'épiderme, comme chez la soldanelle, le rhododendron, le raisin d'ours, ou par un feutrage prononcé, comme chez l'édélweiss, le génépi, l'achillée naine, les gnaphales; ou encore par un enroulement des feuilles, comme chez les graminées et les airelles. Certaines plantes, telles les orpins, les joubarbes, font des réserves d'eau dans leurs feuilles épaissies; la joubarbe aranéeuse y ajoute même un feutrage spécial qui recouvre les feuilles comme une toile d'araignée. D'autres s'associent pour former des coussinets avec leurs feuilles et leurs tiges: fixées par une longue racine entre les blocs d'éboulis ou de moraines, ou encore dans une fente de rocher, ces espèces forment des touffes serrées sur lesquelles sont piquées les fleurs; ainsi l'eau est retenue comme par une éponge. Il faut avoir vu ces coussinets fleuris, dans la grisaille des pierres, pour en saisir toute la beauté: le bleu d'azur de l'Eritrichium nain, le blanc d'ivoire de l'androsace helvétique, le rose tendre de la silène acaule et de l'androsace carnée.

D'autres s'installent près des sources et des ruisseaux, dans les combes fraîches et humides, ainsi le saxifrage étoilé et aizöide, les aronics, certaines alchémilles. Ayant de l'eau en abondance, elles peuvent se payer le luxe d'une transpiration active, d'où leurs feuilles glabres, entourées d'un épiderme très mince. Il en est de même des plantes des tourbières, comme les linaigrettes et aussi de celles qui constituent l'association dite des « hautes herbes », telles les aconits, l'impératoire, l'adenostyle, le mulgedium, la centaurée rhapsodique, le chardon bleu, et même l'ancolie des Alpes.

Sur les éboulis et les moraines, on peut admirer la renoncule des glaciers, la campanule du Mont-Cenis, la linaira des Alpes.

L'un des charmes de la promenade en montagne, c'est de se trouver si souvent en présence de l'éclosion des fleurs, au premier printemps, voire en juillet et août, à mesure que la neige disparaît. Ce phénomène se présente ainsi à une altitude peu élevée, lorsque la neige des avalanches a persisté; dès qu'elle fond, on voit fleurir en hâte soldanelle, crocus, anémones.

La flore valaisanne joue donc un rôle important dans le visage du Valais. On peut se demander à quel point elle est menacée par le développement du tourisme et par les conditions économiques actuelles ?

Oui, sans doute, aux abords des villes et des stations de tourisme par suite des constructions nouvelles, et aussi par la mise en culture de territoires nouveaux. L'énorme quantité de fleurs cueillies ou arrachées par les touristes et les promeneurs n'est pas sans causer des dommages au manteau végétal. On a raison de prendre des mesures de protection.

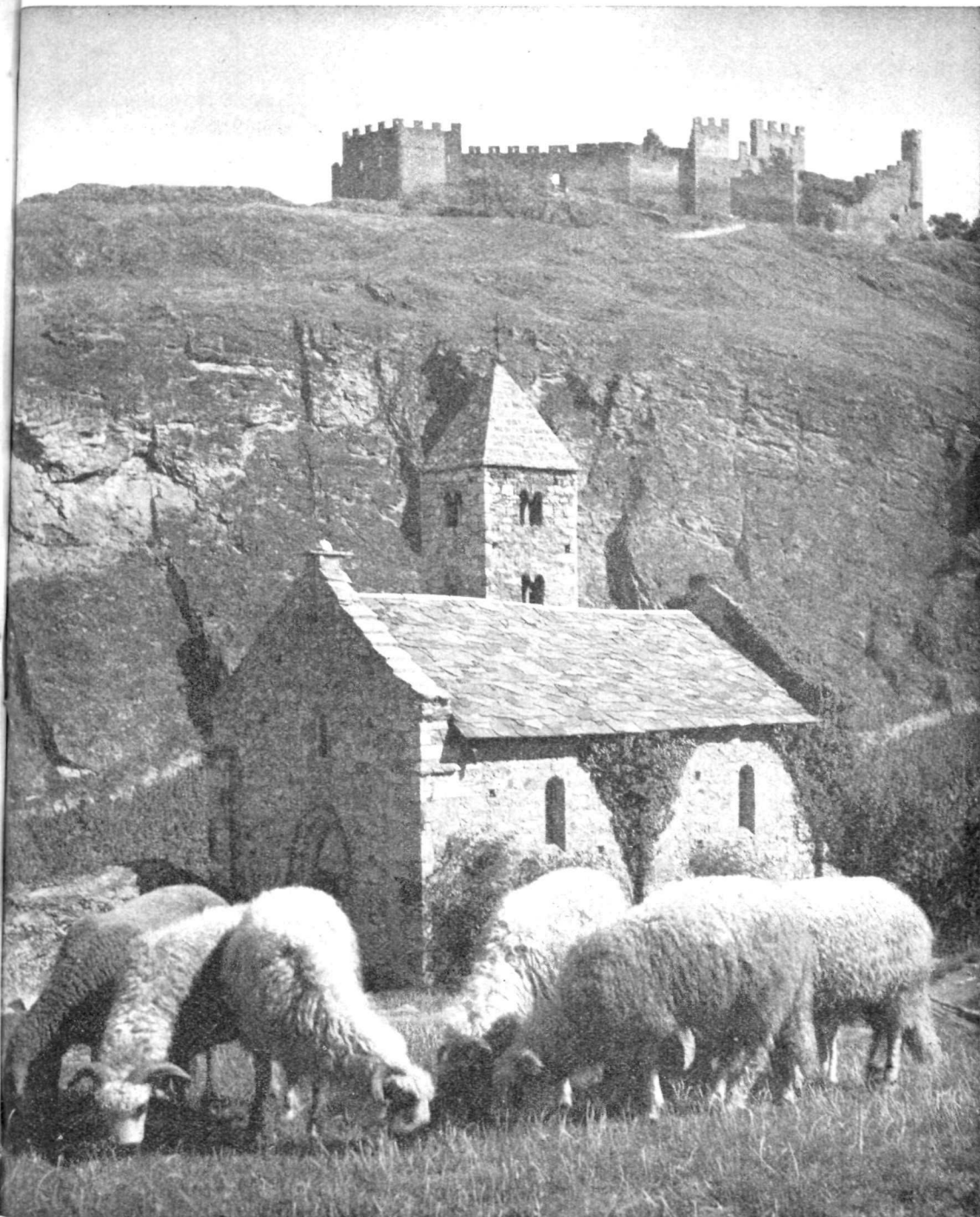
### *La faune des vertébrés du Valais*

Les animaux sont plus rares que les plantes, ils ne forment pas un tapis continu; pourtant les touristes aiment les admirer.

Notre faune s'est constituée peu à peu, à mesure que les glaciers se retiraient et que la végétation s'installait sur les terrains neufs. La forêt ne tarda pas à envahir complètement la vallée du Rhône et ses versants. Tel devait être l'aspect du pays, lorsque les premiers hommes vinrent l'habiter. Ils s'y installèrent dans des grottes ou dans des huttes primitives, vivant du produit de leur chasse et de leur pêche.

Lorsqu'ils eurent appris à cultiver les plantes et à domestiquer les animaux, ils se mirent à défricher les forêts, restreignant de plus en plus le domaine des animaux sauvages. Ils n'abandonnèrent pas la chasse qui leur procurait un supplément de nourriture, et les débarrassait de présences dangereuses pour eux-mêmes et pour leurs animaux domestiques, tout particulièrement les grands carnivores.

Avec l'augmentation de la population, le défrichement fut poussé très loin, ne laissant plus aux animaux sauvages que des surfaces relativement restreintes, et, plus tard, les armes à feu, de plus en plus perfectionnées, permirent à l'homme d'anéantir nombre d'espèces: les castors, l'ours, le lynx, le chat sauvage, le cerf, le bouquetin, le gypaète barbu. Toutes ces espèces ont disparu du Valais dans le courant du 18<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècle. Le souvenir de ces animaux s'efface peu à peu ou se mue en légendes. On parle encore du dernier couple de gypaètes qui nichaient dans la gorge de Goppenstein. Dans la vallée d'Anniviers, on raconte encore qu'autrefois, en hiver, seuls les hommes osaient aller gouverner le bétail dans les mayens écartés et qu'ils mettaient de petits cailloux dans la brante de bois, celle dans laquelle ils portaient le lait. De temps en temps, ils agitaient la brante et le bruit devait éloigner les loups. On parle encore, dans la vallée d'Illiez, d'une chasse au dernier loup, en 1850: tous les hommes ayant un fusil avaient été postés des montagnes jusqu'au fond de la vallée, au-dessus de Monthey. Les autres hommes de la vallée faisaient la battue depuis Champéry. Ils formaient une immense chaîne pour encercler la bête. En 1946-1947, un fauve réapparut dans la région de Loèche-Illgraben-Tourtemagne-Anniviers



Château de Tourbillon, 13e siècle - Chapelle de Tous-Saints, 1325

*(Photo B. Rast)*

et Hérens. Pendant deux ans, il suscita un vif intérêt, mais il fut impossible de le capturer et de le déterminer. En novembre 1947, un loup fut tué à Eischoll. L'un des derniers ours fut abattu dans les forêts d'Hérémence, en 1830; on voit encore des pattes d'ours clouées contre des maisons, à Hérémence, Oberems, Raraogne, Grächen, Naters, Ayer.

Les chasseurs et les braconniers ont continué à détruire les animaux sauvages qui restaient, un peu pour le profit qu'ils en tiraient, bien davantage pour satisfaire un instinct atavique de combativité et de domination. Un chasseur de Champéry était très fier d'avoir tué plus de 600 chamois dans le massif des Dents-du-Midi au cours de sa carrière de chasseur; aussi, depuis une cinquantaine d'années, n'y a-t-il plus un seul chamois sur le versant droit de la vallée d'Illiez.

Il vint un moment où les hommes d'intelligence et de cœur s'émurent d'un tel massacre et se mirent en devoir de l'arrêter. On créa la Ligue suisse pour la protection de la nature, on créa la réserve d'Aletsch, de nombreux districts francs dans les Alpes, c'est-à-dire des régions étendues dans lesquelles la chasse est interdite et la surveillance exercée par des gardes spéciaux. Le Valais en possède cinq: celui de Ferret, du Pleureur, du Haut de Cry, d'Aletsch-Bietschhorn, de Tourtemagne, de Loèche-les-Bains.

Le public se rend peu à peu compte que la faune n'appartient pas seulement aux chasseurs, mais à tout le monde et qu'elle offre une valeur scientifique et esthétique. Les questions d'utilité ou de nocivité des animaux sauvages sont, le plus souvent, traitées de façon encore très sommaire. On trouve beaucoup d'ignorance, beaucoup d'affirmations sans preuves dans le chapitre de nos connaissances sur la vie des animaux sauvages. Lorsqu'un animal commet quelques dégâts il est aussitôt condamné, sans l'examen attentif de l'ensemble de sa vie, dans laquelle il y a toujours, pour l'homme, pour ses cultures, et ses animaux domestiques, certains avantages et certains inconvénients.

Je me bornerai à citer les animaux sauvages les plus intéressants de la montagne.

Le chamois est un très bel animal, bien adapté à la haute montagne. C'est un grimpeur excellent, grâce à ses sabots si aptes à le retenir sur les rochers, à son sens de l'équilibre, à son calme dans les précipices, et grâce aussi à la puissance de ses muscles et de son appareil respiratoire et circulatoire. Sa vue, son odorat, son ouïe, l'aident à fuir devant ses ennemis dont le principal est l'homme. La création des districts francs lui fut favorable: il s'y est multiplié. En dehors de ces districts,

on s'acharne toujours à le détruire: en 1938, on en a tué environ trois cents en Valais.

La destruction du cerf a été totale en Valais, on l'a réintroduit dans le district franc de Ferret. Comme il cause quelques dommages dans l'herbe fraîche des prés, au début du printemps, les paysans demandent sa destruction, ils ont réussi à en faire tuer plusieurs, ils sont également parvenus à faire disparaître totalement la colonie introduite dans la région d'Aletsch-Bietschhorn.

Plus petit, plus habile à se dissimuler, le chevreuil se multiplie assez bien.

On a découvert, en 1947, dans le Valais central, une chauve-souris très rare en Suisse, le minioptère. Elle est caractérisée par sa couleur d'un brun cendré, plus grisâtre en dessous, par de très petites oreilles et par des ailes très effilées.

En résumé, sans être très nombreux, les mammifères sauvages jouent un rôle relativement important dans la faune du Valais comme dans celle des Alpes suisses en général.

### *Les oiseaux*

Les oiseaux sont plus nombreux, leur rôle est très complexe et souvent très mal jugé. C'est le cas par exemple de l'aigle royal: chasseurs et gardes voudraient le détruire complètement et ne se conforment qu'avec peine à la loi fédérale de 1925 qui protège l'aigle. La grande beauté de cet oiseau, l'intérêt qu'il présente, surtout au moment de la nidification, valent bien quelques sacrifices, peu importants du reste. On voit encore l'aigle royal faire ses longues randonnées un peu partout dans les montagnes du Valais.

Un autre rapace, l'aigle Jean-Le-Blanc, plus rare encore, a presque complètement disparu; on le voyait encore à Saxon, à Saint-Maurice, à Vouvry, il y a une vingtaine d'années; on le signale à nouveau à Saillon en 1947.

Un vautour griffon de 2 m 30 d'envergure a été tué près de Tourtemagne en 1938; on a détruit un vautour arrian à Taesch, le 14 juin 1938. Ces beaux rapaces ne se trouvent qu'exceptionnellement en Suisse.

Parmi les rapaces nocturnes, nous avons encore en Valais le Grand-Duc; il niche dans certains rochers escarpés et isolés, à Saillon, dans le vallon de Derborence, dans la vallée de Bagnes et de Salvan.

Les petits oiseaux chanteurs sont en diminution, pour de multiples raisons, pourtant certaines espèces sont très abondantes, telles le pin-

son. Le rossignol est très fréquent sur certains points de la plaine, dans les bois et les buissons, le long de la Morge, à Montorge, vers Grimisuat-Champlan, par exemple; son chant magnifique retentit de toute part.

Sur les collines rocheuses et brûlées au soleil du Valais central, on peut voir souvent le merle de roche; il faut un œil exercé pour distinguer cet oiseau, qui s'harmonise si bien avec le milieu. On le trouve également en montagne. Parfois, en plaine, c'est la huppe aux couleurs si originales qui s'envole à tire d'aile ou le martin-pêcheur qui rase l'eau des canaux.

En montagne le nombre des espèces diminue rapidement avec l'altitude; au-dessus de 2 000 m les quelques oiseaux qui animent le silence et la solitude sont fort sympathiques. Jusqu'à la limite supérieure des forêts, c'est le geai de montagne, au cri âpre, qui vole d'un arbre à l'autre, emportant dans son bec un cône d'arole, pour le dépecer sur quelque tronc d'arbre ou sur un bloc, contribuant ainsi à la dissémination de l'arbre le plus représentatif des forêts de montagne. Parfois ce sont des troupes de merles à plastron qui font retentir leur cri d'alarme, tandis qu'au loin se fait entendre l'appel plaintif et langoureux du grand pic noir, et le chant si mélodieux de la grive musicienne. Quand nous traversons pierriers et alpages, ce sont les niverolles ou pinsons des neiges qui s'envolent joyeusement, pendant que l'accenteur alpin, très familier, nous regarde, perché sur un bloc.

Parfois on entend de loin un croassement particulier, semblable au jappement d'un chien: c'est le grand corbeau « le Croc », magnifique et rare espèce, spéciale à la montagne, au vol plané pareil à celui de l'aigle.

Plus haut encore, jusque près des cabanes et sur les hauts sommets, voici un autre oiseau noir, au bec et aux pattes jaunes ou rouges, c'est le chocard alpin. Espèce remarquable par son instinct de vie sociale très prononcé, par son vol si souple, si varié, passant de longs moments à des exercices d'acrobatie, pour la grande joie des alpinistes qui savent regarder. Il a appris à trouver et à utiliser des courants ascendants d'air chaud, le long des parois de rocher, pour se laisser monter sans efforts, et recommencer ses plongées vertigineuses; je les ai vus faire ces exercices au sommet des Diablerets et près de la cabane de Tracuit.

Un œil quelque peu exercé distingue parfois un autre oiseau noir, de même taille que le chocard, mais au bec rouge plus long et recourbé, c'est le crave; on le trouve dans la vallée d'Hérens, parfois dans le val de Ferret, de Bagnes et d'Anniviers.

Les varappeurs ne sont pas seuls là-haut, à chercher des prises, à faire des efforts d'équilibre, un petit oiseau le fait depuis plus longtemps qu'eux et avec toute la sûreté que lui donnent ses ailes. C'est le tichodrome, petit oiseau gris, aux ailes rouges maculées de blanc, aux griffes fines et longues. On le voit s'élever le long des parois les plus abruptes, grimpant avec ses petites pattes et se soutenant de ses ailes qu'il ouvre et ferme constamment. C'est bien l'un des plus beaux spectacles qu'un animal nous donne, vers 2 500 et 3 000 m.

Il n'est pourtant pas seul à nous accueillir sur les hauts sommets; dans les moraines et les pierriers, on voit parfois, en été, un gros gallinacé: la perdrix des neiges. Sa teinte grise s'harmonise admirablement avec celle des pierres; l'oiseau le sait bien, car à notre approche, il ne s'envole que rarement, marche lentement entre les blocs, pour gagner une crête derrière laquelle il disparaîtra, tout comme quelqu'un qui ne veut pas être vu. La perdrix devient blanche en hiver; les montagnards la connaissent fort bien, ils lui donnent le nom d'« arbena ».

A la limite supérieure des forêts, dans les genévriers et les rhododendrons, se tient le petit coq de Bruyère, la femelle grise se dissimule fort bien, le mâle noir-violacé est plus visible. Les montagnards aiment à porter à leur chapeau les plumes recourbées de sa queue. Le grand coq de bruyère n'existe que dans les montagnes du Bas-Valais, en petit nombre; on en a introduit dans le val de Ferret. Ils se sont dispersés et déplacés.

Dans les forêts, c'est la gélinotte qu'on rencontre et dans les régions sèches et chaudes, la bartavelle; cette dernière descend jusque sur les collines des environs de Sion. Une petite colonie de perdrix rouges a été introduite dans les environs de Saillon, on ne sait ce qu'elle est devenue.

### *Agriculture*

La surface improductive, 50 % environ du territoire valaisan, oblige l'activité humaine à se concentrer sur la moitié seulement de la surface du canton. Les diverses productions agricoles se répartissent comme suit: dans le Haut-Valais et les vallées latérales domine l'économie non spécialisée: prairies, céréales, forêts; dans la plaine et les coteaux du Valais central: vigne, arboriculture, céréales; dans le Bas-Valais: élevage, céréales. Les difficultés proviennent de l'écoulement difficile en plaine, et d'une productivité insuffisante en montagne, par suite de la survivance de méthodes d'exploitations agricoles archaïques. Le plus gros inconvénient provient du morcellement des pro-

priétés (17 parcelles par exploitation, en moyenne). Dans certaines communes on procède à des remaniements, ainsi à Ayer, Grimentz, Venthône, Hérémente, etc.

L'irrigation, si indispensable dans le Valais central, a fait des progrès. On adopte la méthode de l'aspersion qui donne de meilleurs résultats. Un projet très important est en exécution dans le val de Bagnes. Toute la rive droite de la vallée, dont les sommets sont peu élevés, donc privés de glaciers, n'a plus d'eau, dès que la neige a disparu. Un bisse important avait été établi par les habitants du village du Levron, vers 1465. On a cédé les droits d'eau aux Forces motrices de Mauvoisin qui, en retour contribuèrent largement au financement d'un projet de bisse moderne, mis au point par l'ingénieur A. Maret. Il comprend un bassin d'accumulation à Louvie, à 2 200 m, un tunnel de 3 600 m, puis la traversée des alpages par des tuyaux en ciment, un deuxième tunnel sous la Pierre-à-Voir et enfin la répartition des eaux jusqu'au Mont-Chemin. Le coût total des travaux atteindra 7 millions de francs, avec les canaux de répartition environ 12 millions. On pourra donc inaugurer bientôt le plus remarquable ensemble d'irrigation et d'adduction d'eau potable réalisé en Suisse<sup>4</sup>.

Obtiendra-t-on les résultats désirés ? C'est-à-dire le maintien de la population en montagne ? Il est possible que les jeunes se détournent de la profession agricole, même si les conditions nouvelles leur permettent d'y gagner leur vie, parce qu'ils estiment qu'elle est salissante et astreignante, la vie en ville les attire.

Il me semble que les agriculteurs, en montagne spécialement, sont aujourd'hui à cheval sur deux civilisations, ou plutôt sur deux adaptations. Avant 1860, date du premier chemin de fer dans la vallée du Rhône, il ne pouvait y avoir que des relations restreintes avec l'extérieur. Il fallait se suffire à soi-même; une part importante de la nourriture des hommes était fournie par les animaux domestiques, viande et produits laitiers. Il fallait donc procurer de l'herbe aux animaux, pour cela on a défriché certaines parties de forêts jusque dans des endroits difficilement accessibles, d'une déclivité très forte, montant jusque vers 2 000 m. A notre époque, le rapport de ces terrains est si faible, leur exploitation si pénible, les besoins ont augmenté, il y a déséquilibre, on les abandonne ou on les vend aux alpages. On a d'autres ressources dans l'industrie, le commerce, l'administration ou

---

<sup>4</sup> *Clément Bérard*: « Bataille pour l'eau: 500 ans d'une lutte sans trêve ni merci », 219 pages, Imprimerie Pillet, Martigny.



les chantiers divers. Une adaptation nouvelle s'installe, la diminution de la population et de ses animaux domestiques est inéluctable, elle dépend des conditions de la nature alpine. L'important est qu'elle se maintienne dans de justes limites.

*Influence de la transformation de l'économie  
sur le peuple valaisan*

Cette influence se manifeste, en particulier, par un esprit de spéculation et de commercialisation qui pénètre plus ou moins jusque dans les villages de la montagne, et qui risque bien d'avoir une mauvaise influence sur la mentalité de la population, on en a des exemples dans les grandes stations. Parmi les signes de cette transformation matérielle et morale je citerai cette soif de promotion sociale qui se manifeste par l'augmentation des élèves dans les collèges de St-Maurice, Sion et Brigue, comme aussi par les nouvelles écoles professionnelles et secondaires de Sion, aménagées pour recevoir un grand nombre d'élèves. Une nouvelle loi scolaire a été votée. Déjà nombre de communes ont demandé le prolongement de leurs écoles primaires.

Il n'y a pas très longtemps, on déplorait le manque d'ingénieurs et de techniciens en Valais. Les autorités ont fait des efforts pour permettre à tous les enfants bien doués de faire des études, même des études supérieures. Cet écrémage gymnasial et universitaire de toutes les capacités intellectuelles, s'il est poussé trop loin, pourrait nuire à l'agriculture en lui enlevant les éléments de progrès les plus capables. Une mise en garde, timide et nuancée, de J.-R. Schmid, professeur de pédagogie à l'Université de Berne, a été publiée et discutée dans une revue professionnelle de pédagogie <sup>5</sup>.

Depuis une vingtaine d'années, la ville de Sion subit un développement très intense. De nombreux habitants des localités de la plaine comme Ardon, St-Léonard, Grône et même ceux des versants comme Nendaz, Vex, Savièse, Ayent viennent chaque jour à Sion pour y travailler, et les jeunes pour y étudier ou y faire des apprentissages. On se familiarise avec le confort des citadins et on veut aussi l'avoir dans les villages. On fait le saut dans le modernisme, sans avoir appris à se servir intelligemment de tous ces nouveaux objets; voici des exemples: Un jeune couple vient de construire une maison, la jeune femme qui, auparavant lavait son linge à genoux au bord du ruisseau, dispose d'une machine à laver semi-automatique: elle a sauté l'étape de la

---

<sup>5</sup> *Georges Duplain*: « Du peuple des bergers au peuple des docteurs », *Gazette de Lausanne*, août 1963.

buanderie. Dans le beau frigidaire le lait aigrit plus vite que dans la vieille cave, parce qu'on ne sait pas comment l'entretenir. (R. C. Schüle)

Face à ces transformations du Valais, l'opinion publique adopte généralement deux attitudes extrêmes: l'enthousiasme débordant, ou le regret amer devant la disparition du vieux Valais, rustique et patriarcal. Je pense qu'il faut prendre une attitude intermédiaire, que certains endroits commercialisés par le grand tourisme sont sacrifiés; mais le Valais est vaste et divers, il reste encore beaucoup de territoires qui gardent tous leurs caractères. Les amis de la nature y trouveront toujours l'âme et le visage du pays qu'ils aiment, telles sont les vallées de Conches, Binn, Tourtemagne, Balschieder, Bitsch, Ijoli, les versants d'Erschmatt, Jeizinen, Zeneggen, Törbel, Visperterminen. Je m'efforce de partager l'optimisme de Philippe Dubois dans un travail sur l'économie du Valais<sup>6</sup>. « Les Valaisans dit-il, sont trop conscients de leurs particularismes, trop attachés à leur terre, pour ne pas trouver, après quelques tâtonnements bien compréhensibles, un équilibre nouveau entre l'adoption de techniques modernes, qui élèvent le niveau matériel de la vie, et le respect de tout ce qui fait l'originalité de ce canton. »

Je souhaite vivement que la pensée de P. Valéry s'applique aux Valaisans: « La véritable tradition, dans les grandes choses, n'est pas de refaire ce que les autres ont fait, exactement comme ils l'ont fait, avec les mêmes méthodes, les mêmes instruments, mais de retrouver l'esprit qui a fait ces grandes choses, et qui en fera de toutes autres en d'autres temps ».



Des clichés ont été présentés et commentés par l'auteur: lampes en pierre, moule en serpentine pour fabriquer des boutons avec du plomb fondu, moulin pour le sel, grande passoire pour le lait, échelles taillées dans des troncs d'arbres, courroie en bois pour sonnette de vache, arosoirs en bois, collier en bois pour attacher les chèvres, vases en bois (gnalon, menon- menette) utilisés comme vaisselle, bahut sculpté, channes et gobelets en bois, pieux sculptés pour attacher les mulets des alpages d'Ayent, bâton à marques pour la distribution des eaux du bisse de Savièse, croix de Zermeigern, portant des objets de la Passion, chapelles rustiques de Mauvoisin, du lac Noir, éboulement du Rawil.

Novembre 1963.

---

<sup>6</sup> *Philippe Dubois*: « Le Valais: une économie à la recherche de son équilibre » dans: *Le Globe*, Bulletin et mémoires de la Société de géographie de Genève, tome centième, 1960.